On écrit d'Avignon (France:)

" Dans quinze jours à peine, nous avons eu le bonheur de voir dans nos murs deux enfants de la Grande-Bretagne renoncer aux erreurs du protestantisme et entrer dans le bercail de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.

" Le 15 août, Miss Jenny Maria Pitts, épouse du comte espagnol de la Huerta, a fait abjuration dans l'église des Dames du Sacré-Cœur, dont le ciel s'était servi pour être les instruments de sa conversion; et M. Mme. Pierron lui ont servi de parrain et de marraine.

" C'est assurément un beau spectacle que le retour à la vérité d'une personne qui ne connaissait que l'erreur. Mais il est bien plus beau encore, quand un homme dont la position est relevée par la science et les talents, un homme envoyé pour fonder une église de sa secte, un homme pour qui son ministère, au point de vue humain, devait devenir la source d'une fortune brillante, renonce à toutes ces espérances, se voue en quelque sorte à la pauvreté, afin de suivre la voix de Dieu, et, comme un autre Saül, éclairé par la lumière d'enhaut, ne demande plus qu'à connaître la volonté divine sur lui.

" Le docteur Simon-John Boyhnie, ministre presbytérien de l'Université d'Edimbourg, avait été député pour travailler à faire des prosélytes dans le midi de la France et fonder une église à Marseille. Son profond savoir et ses talents incontestables l'avaient fait choisir pour cette mission, à laquelle on avait attaché un traitement de deux mille livres sterling (50,000 francs environ). Tout semblait promettre un succès assuré: le Ciel en avait ordonné autrement. A peine arrivé à Marseille, M. Boyhnie sent l'influence du catholicisme; ses doutes, qui s'élèvent de jour en jour plus pressants, le portent à s'adresser à un prêtre catholique, le R. P. Ferraud. A cette âme droite et élevée, ces rapports firent luire bientôt la vérité. Il part pour Avignon, où, après quelques semaines passées dans le silence et la retraite, il a fait abjuration solennelle de ses erreurs entre les mains de Mgr. l'Archevêque. Le 31 juillet dernier, fête de saint Ignace, cette cérémonie eut lieu dans la chapelle des Jésuites de la rue Saint-Marc, trop étroite ce jour-là pour contenir la foule qui se pressait autour de sa modeste enceinte. Mgr. Debelay administra le sacrement de baptême à M. Boyhnie, que lui présentaient le parrain, M. de Saint-Coux, et la marraine, Mme. de Jonc, née des Isnards; et, après lui avoir adressé, au milieu de l'émotion générale, une allocution admirable de pensées et de sentiments, le prélat l'admit à la table sainte et lui conféra le sacrement de confirmation.

" M. Boyhnie vient de partir pour Londres: il va entrer chez les R.R. PP. de l'Oratoire, et s'y préparer à l'apostolat catholique, sous la direction du R. D. Newman."

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI, 1 OCTOBRE 1850.

☞ L'*Avenir* de samedi ne nous a été remis qu'aujourd'hui. Nous aurons quelques observations à faire sur l'article où il est question des *Mélanges Religieux*.

Le grand nombre d'américains de Boston qui, depuis jeudi, parcourent en tout sens notre ville, la ferait prendre pour une cité de l'Union. Un parti considérable de nos bostonniens se sont embarqués, vendredi soir, pour Québec, sur le steamer *Splendum*, et le *Crescent*, parti le samedi à six heures et demie du matin, s'est littéralement rempli de ceux que l'autre n'avait pu contenir. Ce départ matinal a pu permettre à ces derniers de faire connaissance avec les rives pittoresques qui bordent le St. Laurent sur toute la longueur du trajet.

L'accueil qu'ont reçu nos visiteurs du maire et des citoyens de l'ancienne capitale, a été bienveillant, et même empressé. Il y a eu fête en leur honneur à l'hôtel St. George.

Cette visite qui, pour nous, atteint presque aux proportions d'un événement, fait en quelque sorte de Boston un objet d'intéressante curiosité.

La ville de Boston est appelée à juste titre le berceau de l'indépendance américaine (1). De sauvre capitale de province qu'elle était il y a à peine trois quarts de siècle, elle est aujourd'hui grande cité. Surnommé l'*Athènes de l'Amérique*, on la cite comme un foyer d'active industrie où les sciences et les lettres ont pour base d'encouragement et de succès une prospérité générale solidement assise.

Il a été publié sur Boston, et à Boston même, en 1846, un opuscule ayant pour titre: " Nos Premiers Hommes: calendrier de la richesse, des usages et des agréments de Boston, avec une liste de ceux de ses contribuables dont la fortune est justement évaluée à cent mille dollars, et des notices biographiques sur les principaux d'entre eux." Il contient les noms de près de 500 citoyens de la ville, dont le plus riche, Peter C. Brooks, est réputé l'être au montant de six millions de dollars, tandis qu'on y estime à cent mille dollars la fortune du moins opulent de toute cette liste.

Eu égard à sa population, Boston est en effet une des plus riches cités du monde. Même indépendamment de sa population, il est très peu de villes qui aient à leur disposition des capitaux aussi considérables que les siens. Elle fut fondée au moyen de l'argent apporté d'Angleterre en 1660 par les premiers colons dont plusieurs étaient riches.

A la suite des notabilités financières classées par l'auteur du livret plus haut cité, telles que les Brooks, les Lawrence, les Appleton, etc., le chroniqueur consacre les quelques lignes qui suivent à George Parkman, dont il évalue la fortune au chiffre de 750 mille dollars, et qui n'est autre que le docteur Parkman tué le 23 novembre 1849, de la main du professeur Webster. Cette citation résume à elle seule tout le bien dont l'histoire a perpétué jusqu'à nous le souvenir en l'honneur du père de la médecine.

" Il est l'un des plus riches propriétaires de la ville. Il possède un nombre considérable de logements de basse valeur, qu'il destine spécialement aux pauvres, dont plusieurs, malgré qu'il soit un "calculateur exact" ne lui paient rien au bout du mois. Cependant, il n'en expulse jamais aucun de ses maisons, lorsque son débiteur n'a d'autre crime à sa charge que la pauvreté. Dans toutes ses affaires, il est exact et ponctuel pour un liard; cependant il n'y a probablement personne dans la cité qui l'imite en répandant, sans ostentation, autant d'aumônes qu'il le fait pour le soulagement du malheureux et du pauvre; aucune trompette n'est chargée de proclamer ses bienfaits. Bien que nourri de la science médicale, et hautement estimé de la " faculté", comme docteur consultant, il se livre peu au travail professionnel, si ce n'est en commun avec son ami le Dr. Shattuck, dans la compagnie duquel on le voit fréquemment dans les réduits de l'indigence, donnant gratis des avis au malade, et un secours plus substantiel à un autre mal moins équivoque, la faim. Il a dernièrement donné le terrein qui doit servir à la construction du Nouveau Collége Médical."

(1) A la suite des embarras financiers où se trouvait l'Angleterre des 1763, par l'effet d'une guerre ruineuse avec la France, elle voulut exiger une contribution forcée de ses colonies. Le fameux acte du timbre qui " défendait d'admettre dans les tribunaux, tout titre qui n'aurait pas été écrit sur du papier marqué et vendu au profit du fisc," fut proclamé en 1764, puis retracté en 1770, après un long cri d'alarme des colonies, *à la réserve de l'impôt sur le thé*. En 1773 fut ordonnée la perception de cet impôt. Cette taxe, jointe à d'autres impôts additionnels créés en 1769 par la métropole anglaise, sur l'importation des colonies, y développa la plus grande agitation. On débuta par y renoncer solennellement au commerce ainsi qu'à l'usage du thé.—Boston est le principal théâtre de ce soulèvement, et ses habitans vont même jusqu'à détruire trois cargaisons de cet article qui arrivaient d'Europe. Enfin, en 1774, il fut passé un bill qui fermait le port de Boston et défendait d'y rien débarquer, d'y rien prendre." Cet acte redoubla l'exaspération, et toutes les provinces s'étant attachées à la cause de Boston, il s'en suivit une insurrection générale. Telle a été l'origine de la guerre de l'indépendance.

Le conseil de ville a adopté hier une motion de M. Hall exprimant l'intention d'offrir £4. 10 0 par réverbère à la Compagnie du Gaz pour l'éclairage de la ville, après avoir négativé une proposition d'amendement soumise par M. Beaudry à l'effet de continuer les négociations à cet égard.

Le conseiller McGrath a demandé la rescision de l'arrêté du Conseil, ordonnant qu'un dîner public soit offert aux étrangers de distinction durant l'exhibition prochaine, mais n'a pu obtenir une majorité des voix en faveur de cette motion.

Samedi, sur les onze heures du soir, M. McFee étant auprès de sa demeure, rue du Fort, fut terrassé par un misérable qui lui vola cinq piastres. Peu après, le sergent McCormick, dont l'énergie et l'activité méritent éloge en cette occasion, réussit à capturer le malfaiteur et le consigna au bureau de police.

Il est rumeur d'un soulèvement imminent contre l'Autriche de la part des colonies soumises à sa domination. Le ministre presbytérien Lang, sous les auspices duquel s'organise l'insurrection, avait écrit, avant son départ pour l'Australie, au secrétaire en chef du Bureau des affaires étrangères, une lettre dans laquelle il intimait au ministre que son arrivée en Australie, désormais sa patrie adoptive, serait le moment où il lèverait l'étendard de la revolte et inviterait les sujets de la colonie à le seconder. M. Lang, remarque à cette occasion un journal anglais, est un ministre de paix, et si l'on considère le nom sacré qu'il porte et le nombre de partisans qu'un gentilhomme dans sa position doit nécessairement entraîner, on se fera difficilement une idée du mal qu'il peut occasionner. C'est du moins un motif de consolation que les colons soient anglais, peu enclins à l'exaspération, et disposés à réfléchir aux conséquences d'un parti désespéré avant de s'y engager. Malgré cela, ajoute la feuille anglaise d'où nous tirons cette nouvelle, " si les colons devaient être dirigés par un aventurier de cette trempe, nous aurions à craindre une répétition des scènes qui ont suivi notre rupture avec les colonies d'Amérique, et enveloppé deux ou trois puissans Etats d'Europe dans un même conflit.

On a remarqué que l'un des membres marquants du Congrès de la Paix qui ont le plus tonné contre la guerre et l'effusion du sang humain, M. Emile de Girardin, est celui qui a tué dans un duel le célèbre orateur et journaliste, Armand Carrel.

Dernièrement, un correspondant du *New-York Tribune* rapportait un fait pénible arrivé à Washington, et que nous reproduisons comme nouvel exemple des *inconvénients* de l'esclavage dans la république où il se perpétue:

" Vers 1827 ou 1828, dit le correspondant, le maître d'une esclave, qui porte aujourd'hui le nom de Lewis, habitant Alexandrie (Etats-Unis), donna à celle-ci sa liberté et dit lui: tu peux aller travailler pour ton propre compte; lorsque tu désireras un acte d'affranchissement, viens le demander." En 1837, on vers ce temps, le maître mourut.—Avant le décès de son maître, la ci-devant esclave s'était mariée à Washington où elle a depuis toujours résidée. Elle y a gagné sa vie et même élevé trois enfans dont l'aîné (a 19 ans, il est aux arrêts de l'esclavage), le second, 16 ans, et le troisième, qui est une fille, 13 à 14 ans. A Noël dernier, l'héritier légal du maître est venu redemander cette femme de couleur avec ses enfants. On a dit à l'esclave qu'elle n'avait qu'à procurer 1,500 dollars pour obtenir sa liberté et celle de ses enfants. Cette affaire en est encore là. Voici une mère qui demeure depuis 22 ou 23 ans dans cette ville; elle possède trois enfans déjà devenus grands et qui promettaient d'être les appuis de sa vieillesse. Il lui faut maintenant habiter un noir et horrible cachot jusqu'à ce que la cour ait prononcé si elle et ses enfants doivent encore appartenir à autrui."

Il y a dans le sud des Etats-Unis des hommes qui veulent et prêchent le démembrement de cette république. Voici comment l'un d'eux, M. Rhett, de la Caroline du Sud, formule cette idée qui rencontre pourtant d'assez nombreux contradicteurs d'après les journaux qui nous parviennent de l'endroit même où l'on essaie de la propager:

" Je vous invite à considérer sérieusement, et avec calme, votre position dans l'Union, afin de vous préparer à remplir convenablement votre rôle dans le GRAND DRAME DE LA DISSOLUTION, dont la mise en scène ne doit pas tarder à avoir lieu."

Dans un autre passage, il dit:

" Ayant perdu l'espérance de voir s'opérer une réforme qui ramène le gouvernement aux prescriptions de la Constitution; désespérant d'un autre côté, que l'on fasse à la Constitution des amendemens qui nous fournissent de nouvelles garanties, je n'aperçois pour le Sud qu'un seul moyen de salut: LA DISSOLUTION DE L'UNION."

" En contemplant le passé, en contemplant la nature des choses, je regarde comme péril de se fier à la bonne foi des *Etats libres* pour protéger l'institution de l'esclavage dans le Sud. C'est par conséquent au Sud qu'il appartient de se protéger lui-même. Comme il est en minorité dans le Congrès et dans l'Union, ses droits sont impitoyablement foulés aux pieds. Pour obtenir la protection et la tranquillité qui lui étaient solennellement assurées par la Constitution, IL FAUT ABSOLUMENT QUE LE SUD BRISE LES LIENS QUI L'ONT JUSQU'A PRESENT UNI AU NORD."

Une feuille française de *Donaldsonville*, le " Vigilant," commente ainsi cette proclamation du citoyen Rhett:

" Voilà ce qui s'appelle parler clairement et sans ambage; mais, nous en sommes convaincu, M. R. Barnwell Rhett ne parviendra pas à faire de prosélytes parmi les vrais patriotes, qui, fort heureusement, composent la grande majorité de la nation."

Le docteur E. A. Theller, écrivain de talent, qui a publié en un volume l'histoire de son évasion de la citadelle de Québec, en 1838, à la suite de son incarcération pour avoir pris part au mouvement insurrectionnel de l'époque, rédige maintenant à Panama un journal en langue anglaise intitulé l'*Echo*.

HONGRIE.

Le revers de la médaille.

On a pu voir, par le concert à peu près unanime d'imprécations qu'ont fait entendre les feuilles de Londres contre le maréchal autrichien Haynau, qu'il suffit d'une calomnie pour en susciter mille autres dans le même sens, en un mot que le cri de *haro*! toujours si facile, a cela de commode qu'il dispense ordinairement de s'assurer s'il y a un innocent ou un coupable. Ce traitement est à la lettre celui qu'éprouve en ce moment cet homme disgracié au sujet duquel il n'est que juste de citer ce qui peut éclairer sur sa conduite après avoir publié les censures dont elle a été l'objet. Nous ne remplissons pas ici le rôle d'apologiste, nous nous bornons à analyser la pensée du *New-York Freeman's Journal* à cet égard: à quoi il peut être convenable d'ajouter les renseignements inédits parmi nous qui suivent et que nous empruntons au *Times* de Londres:

" Les fugitifs hongrois, polonais, et surtout les allemands, reprochent au gouvernement autrichien une sévérité cruelle dans ses poursuites judiciaires contre les hongrois traîtres et les officiers parjures, tout en s'appesantissant sur la clémence de la conduite des Magyars.

" Mais, enfin, il a été envoyé des listes circonstanciées, explicatives et bien authentiquées, de toutes les personnes qui, en 1848 et 1849, ont été condamnées à mort et exécutées dans la Hongrie et la Transylvanie, soit par l'ordre des commissaires Magyars, ou par les tribunaux et les cours martiales du même parti.

" Le nombre des malheureuses victimes du terrorisme Magyar s'élève, d'après ces listes, à un chiffre réellement effrayant. Le catalogue suivant contient les noms de toutes les personnes à qui le même sort est échu en partage;—le nombre en est de 467.

" La publication de ces listes sera, par conséquent, la réfutation la plus victorieuse de tous ces articles de journaux insultants et menteurs qui se sont tant multipliés à ce sujet.

" Cette longue liste des atrocités commises par les Magyars, occuperait ici trop d'espace. L'échantillon ci-après, pris au hasard, fera juger du reste:—

" No. 4. Jean Doncsat, âgé de 47 ans, marié, juge de district à Donau-Pentele, comté de Tolona. Lorsque les rebelles envahirent cet endroit en avril 1849, on le dénonça pour avoir occupé un emploi sous le gouvernement autrichien. Il fut arrêté et subit son procès devant la cour martiale à Szegedin. Quoique rien ne pût être allégué contre lui, si ce n'est qu'il avait tenu un emploi sous le gouvernement autrichien et obtempéré à ses ordres, il fut condamné, le 23 avril, à être fusillé; sentence qui reçut son exécution trois heures après avoir été prononcée. Il marcha au lieu de l'exécution *d'un air hautain et fier, conversant* en latin avec le Prêtre qui l'accompagnait. Il se déshabilla avec calme, et s'étant agenouillé, il fut atteint de trois balles qui le renversèrent sur le sol, sans le tuer. Une seconde décharge de deux mousquets termina ses souffrances.

" N°. 1. Pierre Pipics, de Bebi en Wallachie, comté de Toronta, âgé de 80 ans, et

" N°. 2. Blaise Sambor, du même lieu, âgé de 40 ans. Ces deux hommes étaient bergers, et employés à la garde d'un troupeau de 90 moutons, lorsqu'ils furent arrêtés par cinq habitans du village de Rabe, sous prétexte que les deux bergers avaient prémédité un vol à leur préjudice, et avaient ôté les serrures à leurs portes. Ceci se passait en février 1849. Ces deux infortunés furent conduits à la forteresse de Szegedin, jugés par une cour martiale, et condamnés à être fusillés. Pierre Pipics avait été molesté à un tel point par ceux qui l'avaient arrêté, qu'il fut jugé nécessaire de le transporter sur une charette au lieu de l'exécution, et comme il ne pouvait ni se soutenir ni demeurer assis, il fut lié à une chaise et fusillé.

" Pour l'avantage de ces impudents et ignorants directeurs de journaux qui, se donnant en un certain sens modifié, pour catholiques, se sont aventurés à faire l'éloge du fanatisme Magyar, nous ajoutons cette citation d'une autre espèce:—

" Au Camp de Serzo, 6 Avril, 1849.

" Jean Mericzey, Prêtre, a été convaincu d'avoir, hier et le jour précédent, hébergé dans sa maison tous les généraux Autrichiens, d'avoir procuré aux troupes Autrichiennes tous les articles nécessaires à la vie, d'avoir publié et distribué les proclamations de ennemis, d'avoir prêché dans son église que la cause des Hongrois était perdue, et que Kossuth mourrait au pilori, et, conséquemment, d'avoir démoralisé sa paroisse et agi comme traître à son pays. Pour empêcher qu'il ne fasse un plus grand mal, je l'ai fait fusiller ce matin à 5 heures. DAMJANICH, Général."

NOUVELLES RELIGIEUSE.

ANGLETERRE.—CONVERSIONS.—Le représentant d'une noble famille, l'héritier d'un titre au pays de Galles, a été, conjointement avec sa dame, admis dans l'Eglise Catholique, mercredi matin, au Couvent de Ste. Marguerite, à Edimbourg.

Mlle. Frances Mary Gertrude Leeson, fille de feu le Rév: Francis Thomas Charles Leeson, pendant bien des années Recteur de Bath, a été admise à la profession de l'ancienne foi et baptisée le 2 Sept. par le Rév. M. Hickey de l'église de Phibsborough.

Le Rév. Eyre Stewart Bathurst, Recteur de Kibworth, Beauchamp, Leicestershire, a été reçu dans l'Eglise Catholique, jeudi dernier, par le Très Rév. Dr. Newman, à l'Oratoire, Alcester street, de cette ville.

(*Birmingham Gazette.*)

On trouve les renseignements suivants dans le *Church and State Gazette*, feuille protestante:

---

sionnellement dans les rues de Florence par le peuple enthousiasmé.

Le curé, durant les longues soirées d'hiver qui laissaient beaucoup de loisir à Petit-Pierre, que ne réclamaient plus ses moutons chaudement entassés dans l'étable, lui apprit à lire et aussi à écrire, lui donnant ainsi les deux clés du savoir. Petit-Pierre fit des progrès rapides, car c'était autant son cœur que son esprit qui désirait apprendre. Le digne prêtre, tout en se reprochant un peu de donner à son élève une instruction au-dessus de l'humble rang qu'il occupait, se plaisait à voir s'épanouir l'un après l'autre les calices de cette jeune âme. Pour ce jardinier attentif, c'était un spectacle des plus intéressants que cette floraison intérieure dont lui seul avait le secret.

Les glaces fondirent, les perce-neige et les primevères commencèrent à pointer timidement, et Petit-Pierre reprit la conduite de son troupeau. Ce n'était plus l'enfant chétif que nous avons vu au commencement de ce récit; il avait grandi et pris de la force. La nature avait fait un appel à ses ressources pour subvenir aux dépenses des facultés nouvelles. Sous le développement de son cerveau, ses tempes s'étaient élargies. Son œil, désormais arrêté sur un but, avait le regard net et ferme. Comme dans toute tête habitée par une pensée, on voyait briller sur sa figure le reflet d'une flamme intérieure. Non qu'il fut dévoré par les ardeurs maladives d'une ambition précoce; mais le vin de la science, quoique versé par le bon prêtre avec une prudente discrétion, causait à cet âme neuve une espèce d'enivrement qui eût pu tourner à l'orgueil. Heureusement, Petit-Pierre n'avait pas de public. Ni les arbres ni les rochers ne sont flatteurs. L'immensité de la nature, avec laquelle il était toujours en relation, le ramenait bien vite au sentiment de sa petitesse. Abondamment fourni, par le curé, de papier, de crayons, il fit un grand nombre d'études, et quelquefois, tout éveillé, il lui semblait avoir à la main le porte-crayon d'or à la pointe de feu, et la dame, penchée sur son épaule, lui disait: " C'est bien, mon ami. Vous n'avez pas laissé éteindre l'étincelle que j'ai mise dans votre cœur. Persévérez, et vous aurez votre récompense." Petit-Pierre ayant acquis un fin sentiment de la forme, comprenait à quel point la dame était belle, et, à cette pensée, sa poitrine se gonflait. Il regardait le mouchoir à carreaux où la tache, quoique brunie, se distinguait toujours, et il disait: " Heureux sang, qui as coulé dans ses veines, qui es monté de son cœur à sa tête!"

Avec la même sincérité qui nous a fait avouer là-haut que Petit-Pierre n'était pas amoureux, nous devons convenir qu'il l'est à présent, et de toute les forces de son âme. L'image adorée ne le quitte plus. Il la voit dans les arbres, dans les nuages, dans l'écume des cascades. Aussi a-t-il fait d'immenses progrès. Il y a maintenant dans ses dessins un élément qui y manquait: l'espérance.

Un événement, très simple en apparence et qui n'est pas dramatique le moins du monde, mais il faut vous y résigner, car nous vous avons prévenu, en commençant, que notre histoire ne serait pas compliquée, décida tout-à-fait de la vocation de Petit-Pierre, et vint changer la face de sa vie.

Le député du département avait obtenu du ministère de l'intérieur un tableau de sainteté pour l'église de ...; le peintre, qui était un homme de talent, soigneux de ses œuvres, accompagna sa toile et voulut choisir lui-même la place où elle serait suspendue. Naturellement il descendit au presbytère, et le curé ne manqua pas de parler au peintre d'un berger du pays qui avait beaucoup de goût pour le dessein et faisait de lui-même des croquis annonçant de merveilleuses dispositions. Le carton de Petit-Pierre fut vidé devant le peintre. L'enfant, pâle comme la mort, comprimant son cœur sous sa main pour l'empêcher d'éclater, se tenait debout, à côté de la table. Il attendait en silence la condamnation de ses rêves, car il ne pouvait s'imaginer qu'un homme bien mis, bien ganté, un bout de ruban rouge à sa boutonnière, autour d'un tableau entouré d'un cadre d'or, pût trouver le moindre mérite à ses charbonnages sur papier gris.

Le peintre feuilleta quelques dessins sans rien dire, puis son front s'éclaira; une légère rougeur lui monta aux joues, et il s'adressait à lui-même de courtes phrases exclamatives en argot d'atelier:

—Comme c'est bonhomme! comme c'est nature! pas le moindre chic. Corot n'eût pas mieux fait; voilà un chardon qu'envierait Delaberge; ce mouton couché est tout-à-fait dans le goût de Paul Potter.

Quand il eut fini, il se leva, marcha droit à Petit-Pierre, lui prit la main, la secoua cordialement, et lui dit:

—Parbleu! quoique cela ne soit guère honorable pour nous autres professeurs, mon cher garçon, vous en savez plus que tous mes élèves. Voulez vous venir à Paris avec moi? en six mois je vous apprendrai ce qu'on nomme les ficelles du métier, ensuite vous marcherez tout seul, et ... si vous ne vous arrêtez pas, je peux vous prédire, sans crainte de me compromettre, que vous irez loin.

Petit-Pierre, bien sermonné, bien chapitré, bien prévenu sur les dangers de la Babylone moderne, partit avec le peintre, en compagnie de Fidèle, dont il ne voulut pas se séparer, et que l'artiste lui permit d'emmener, avec cette délicate bonté d'âme qui accompagne toujours le talent. Seulement, Fidèle ne voulut jamais se laisser hisser sur l'impériale, et suivit la voiture dans un étonnement profond, mais rassuré par la figure amicale de son maître, qui lui souriait à travers la portière.

Nous ne suivrons pas jour par jour les progrès de Petit-Pierre, cela nous mènerait trop loin. Les œuvres des grands maîtres, qu'il visitait assidûment dans les galeries et dont il faisait de fréquentes copies, mirent à sa disposition mille moyens de rendre sa pensée, qu'il n'eût pu deviner tout seul. Il passa des sévérités du Guaspre Poussein aux mollesses lumineuses de Claude Lorrain, de la fougue sauvage de Salvator Rosa, à la vérité prise sur le fait de Ruisdaël; mais il ne s'imprégna d'aucun style particulier: il avait une originalité trop fortement trempée pour cela. Il n'avait pas fait comme le vulgaire des peintres qui commencent dans l'atelier, et vont ensuite mettre leur carte de visite à la nature dans des excursions de six semaines, sauf à peindre ensuite, au coin du feu, les rochers d'après un fauteuil, et les cascades d'après l'eau d'une carafe versée de haut dans une cuvette par un rapin complaisant: ce n'est qu'imprégné de l'arôme des bois, les yeux pleins d'aspects champêtres, à la suite d'une longue et discrète familiarité avec la nature, qu'il avait pris le crayon d'abord, puis le pinceau. Les conseils de l'art lui étaient venus assez tôt pour qu'il eût pas le temps de prendre une mauvaise route, assez tard pour ne pas fausser sa naïveté.

(A continuer.)

Le sot se reconnaît à ses attributs; il se fâche sans motifs; parle sans utilité; se fie sans connaître; change sans raison; interroge sur ce qui ne le regarde pas, et ne distingue pas son ami de son ennemi.

Dans une riante campagne, l'homme d'argent ne voit que des rapports de foin, de blé, de bois; son admiration, rayonnante de calculs, chiffre la nature et additionne le paysage.